

Mémoire d'une femme démantelée sur les ruines du III^e Reich :
***Une femme à Berlin*, anonyme (journal, 20 avril-22 juin 1945)**

Prof. univ. dr. Carmen Andrei
"Dunarea de Jos" University of Galati

Résumé : *Mon article s'inscrit dans la réflexion sur le rapport entre la mémoire et l'identité, entre l'amnésie (in)volontaire et l'auto-compassion des rescapés comme d'autres choix possibles pour survivre à un fléau. C'est une approche critique d'un témoignage poignant sur la perte identitaire et l'altérité, mais surtout sur le salut par l'écriture, Une femme à Berlin – le journal d'une auteure qui choisit l'anonymat où elle note avec une froide objectivité tous les sévices subis par sa maisonnée suite à l'entrée « triomphante » des vainqueurs de l'armée rouge dans le Berlin en défaite, dans une Europe écartelée par les sept années de fléau de la Seconde Guerre mondiale. Le texte permet de laisser faire surface au devoir de la mémoire personnelle qui refuse de refouler, d'occulter, mais met au jour des faits de l'Histoire comme devoir consciemment et consciencieusement assumé d'écrire des bribes dans le Livre de la mémoire collective de l'an 1945.*

Mots-clés : *mémoire, identité, abus sexuels, Russes, guerre*

Liminaire

La rencontre avec ce livre singulier, *Une femme à Berlin* [FB désormais], recommandé par sa traductrice belge m'a poussée à une lecture immédiate qui, loin de me plonger dans ce que Roland Barthes appelle « le plaisir du texte », a suscité en moi non seulement une réception empathique rare, mais le devoir d'écrire là-dessus. L'occasion s'est présentée et me voilà choisir une approche critique détachée de sources et de références notoires sur l'Histoire, la Mémoire et l'Identité, nécessaires, certes, afin de broser un état des lieux objectif de l'évolution des mentalités, mais, vu l'énorme volume d'ouvrages qui leur sont consacrés, une excursion exhaustive et synthétique m'est impossible et, de surcroît, ne sert guère à mes objectifs qui sont justement de présenter le regard lucide et impitoyable, sans aucune velléité sentimentale d'une jeune femme Berlinoise qui a voulu rester anonyme, sur les répercussions de la défaite allemande.

Les notes prises pendant trois mois racontent la vie d'un immeuble délabré habité par des femmes de tout âge qui cachent leurs hommes. Sur

les ruines de la seconde guerre – autre « Grande Boucherie » – il ne peut y avoir que de la misère, de la peur, du froid, de la saleté et de la *faim*, seul vecteur / seule pulsion de la survie. Les tirs d'artillerie retentissent au loin, les bombardements ont un rythme saccadé, les Soviétiques sont aux portes de la capitale, détruisent le grand cinéma, puis les jardins ouvriers, ensuite tout le centre-ville et s'y installent brutalement.

L'incipit est explicatif :

Oui, c'est bien la guerre qui déferle sur Berlin. Hier encore, ce n'était qu'un grondement lointain, aujourd'hui, c'est un roulement continu. On respire les détonations. L'oreille est assourdie, l'ouïe ne perçoit plus que le feu des gros calibres. Plus moyen de s'orienter. Nous vivons dans un cercle des canons d'armes braqués sur nous, et il se serre d'heure en heure (FB, p. 15)

Commencent alors les pillages, les viols, le règne de l'angoisse qui se banalise vite et qui, une fois sublimée, laisse place à la honte qui assomme.

Autour d'un livre exceptionnel – publication, éditions et réception littéraire

Une femme à Berlin, anonyme. Sous-titre : journal. 20 avril-22 juin 1945. Un livre de 250 pages environ qui est un journal, plus exactement du vendredi 20 avril (à 16 heures) au vendredi 22 juin 1945, une « chronique commencée le jour où Berlin vit pour la première fois la guerre dans ses yeux » (titre qui précède les premières notes, FB, p. 13).

Trois cahiers d'écolier, assortis de quelques feuillets disparates – « carnets du sous-sol » [1], écrits avec des bouts de crayons, les mains tremblantes le plus souvent, dans les abris antiaériens, à la lumière frêle d'une bougie. Isolée de force dans son bunker, l'auteure n'a pas accès aux médias – plus de radio, de journaux, de téléphone. Le seul contact avec l'extérieur sont les rumeurs qui se propagent – c'est notoire – de bouche à oreille et deviennent des sornettes : chacun ajoute une « couche » à la nouvelle, un adjectif ou un adverbe, un commentaire personnel, ce qui augmente l'effroi, rend tout négatif, voire déforme. Quelques mois après, elle recopie et fait publier ses notes, « cent vingt et une pages de papier gris, à texture grossière, tel qu'on fabriquait durant la guerre » [2]. Légère récusation du discours auctorial, non pas dans le sens de l'authenticité des vécus, mais il fallait changer les noms pour des raisons politiques.

L'édition en français paraît en 2006 chez Gallimard, dans la collection « Témoins », avec une présentation de Hans Magnus Enzensberger et dans la traduction d'une traductrice belge réputée, Françoise Wuilmart, de l'édition *Eine Frau in Berlin* (Hannelore Marek, 2002) et Eichborne AG, Frankfurt am Main, 2003).

La première publication du livre remonte en 1954, dans une édition américaine, en traduction anglaise donc, *A Woman in Berlin*. Grand succès auprès du public d'outre-mer. Son éditeur, Kurt W. Marek, ayant une destinée terrible lui aussi (correspondant de guerre fait prisonnier, émigré aux États-Unis, etc.) à qui l'auteure fait foi et confie son manuscrit, avoue dans sa postface avoir bien connu les origines de celle-ci, son parcours professionnel, mais surtout la publier pour sa valeur de document humain et non pas politique [3].

Un éditeur genevois ose le publier en allemand, quelques ans après. Ce fut non seulement un silence coupable mais une hostilité ouverte : en Allemagne, les femmes n'étaient pas encore prêtes à parler des abus sexuels auxquels elles ont été soumises, les hommes ne voulaient pas avouer leur impuissance devant les ordres des vainqueurs. Les documents historiques montrent que plus de cent mille Berlinoises ont été victimes des viols en 1945 [4]. La honte induit l'amnésie volontaire et l'auto-compassion. Mai '68 et le mouvement féministe ont favorablement accueilli le livre.

Pour l'édition française, ainsi que pour les rééditions, il était question des droits d'auteur. Le premier éditeur était disparu, il était le seul à connaître l'identité de l'auteur qui a toujours souhaité de garder l'anonymat, elle a même exigé (et ce fut même ses dernières volontés) que le livre ne paraisse jamais de son vivant en Allemagne, une exigence éthique et morale après la réception scandalisée 1957 qui ne voyait dans ce livre que l'exhibition de l'immoralité éhontée de son auteure, la froideur du style et nullement l'impossibilité d'une femme de faire un choix, une femme qui, comme ses consœurs, n'était qu'ankylosée dans l'effroi. La réédition ne fut possible qu'après le décès de l'auteure en 2001, après 40 ans de silence.

L'Europe a eu donc besoin de quelque 40-50 ans pour laisser faire surface à la mémoire refoulée et aux questions douloureuses occultées telles que la Shoah, le collaborationnisme honteux et compromettant, l'antisémitisme en Pologne et les purifications ethniques d'après la guerre. Le temps advenait de parler également des abus sexuels dans le Berlin occupé par les Soviétiques qui se sont adonnés à une sorte de *droit de*

cuissage (ius primes noctis) intolérable. C'était le temps de mettre à l'ordre du jour tous les faits de l'Histoire, ouvrir la boîte de Pandore des tabous, non pas pour jouer les juges, mais apporter des témoignages authentiques pour mieux éclaircir, pour comprendre enfin et accepter. Ce livre est justement une *mise à nu* qui ne signifie pas exhiber l'intime, mais exaucer les sévices, les exprimer et, par voie de conséquence, le temps aidant, s'en détacher, (s')oublier. L'auteure ouvre ainsi une tradition des témoignages véridiques, elle ne reste pas une voix unique, plusieurs autres femmes ont eu le courage de le faire ensuite. Ruth Andreas-Friedrich, Lore Walb, Ursula von Kardorff, Margret Boveri, la princesse Wassilikov, Christabel Bielenberg [5]. Leurs mémoires font preuve d'une forte santé mentale et de la difficulté de la préserver pour survivre. Ce sont de véritables résistantes, des *héroïnes* qui subissent l'Histoire :

On vit l'Histoire en direct, des choses que plus tard on racontera et on chantera. Mais quand on est dedans, tout n'est que fardeau et angoisse. L'Histoire est lourde à porter. (FB, p. 31)

Cette forme collective de viol massif est aussi surmontée de manière collective. Chaque femme aide l'autre en en parlant, dit ce qu'elle a sur le cœur, donne à l'autre l'occasion de dire à son tour, de cracher le sale morceau. Ce qui n'empêche évidemment pas que certaines natures, plus fines que cette vraie petite chipie berlinoise, puissent s'en trouver brisées à tout jamais ou en garder des séquelles pour la vie. (FB, p. 151)

Qui est cette mystérieuse femme de Berlin ? Avant les aveux voilés de ses éditeurs, l'analyse de l'écriture montre que la jeune Berlinoise a une trentaine d'années et est journaliste. Grâce à son métier, elle a fait plusieurs voyages à l'étranger, les allusions sont claires, en Union Soviétique notamment où elle a appris un russe élémentaire, utilitaire, ce qui est un atout, elle servira d'intermédiaire et de salvatrice de la maisonnée. Elle a un fiancé, Gerd, qui est sur le front, sur la ligne Siegfried.

D'abord un titre anodin, pas du tout accrocheur, une référence floue, sous la défroque duquel se cache un récit terrible d'une véracité particulière. Lecteurs et lectrices confondus ont d'emblée une réception saisissante qui se traduit par des réactions physiologiques allant de la chair de poule à la griffe au cœur, l'intuition qu'ils n'ont pas affaire à un canular, une mystification plaisante dans la lignée des milliers d'autres sur les horreurs de la guerre. Ils comprennent dès les premières pages, sans

appareil critique adjuvant, sans péritexte explicatif pourquoi l'auteure a souhaité rester anonyme.

La vie dans les bunkers

Si le jour, les Berlinoïses peuvent toujours sortir pour des nécessités élémentaires, à l'arrivée de la nuit, ils sont forcés d'entrer dans leur cave – « un vrai tombeau » (FB, p. 43). Les habitants temporaires sont « un amalgame de petits et gros bourgeois » assorti de « quelques éléments prolétaires » (FB, p. 21) : une boulangère, la veuve d'un pharmacien, des couturières, des jeunes hommes désespérés, un grossiste de rideaux sans rideaux (*ibidem*), un couple de libraires cultivés, un soldat déserteur. Dans toutes les caves, les visages sont « différents, vieillis, délabrés » (FB, p. 82).

La vie nocturne dans la caverne est réglée par des tabous et des tics (la manie de l'eau, la manie du poumon, la manie du mur). Dans une quasi-obscurité, faute d'autre activité, les gens ruminent les rumeurs, colportent à voix basse les médisances ou somnolent tout bonnement. C'est le règne des « juments dominantes », des femmes mégères (FB, p. 26). Le commentaire de l'auteure va de pair : « nous sommes tout le saint-frusquin » (FB, p. 23) – évaluation péjorative qui dit l'état d'être inutiles, démunis, au sens vulgaire. Les « créatures » de la caves prennent des simulacres de repas *ersatz* comme dans les temps « normaux », « se tapent mutuellement sur les nerfs » (FB, p. 47).

Berlin – la vie dehors

L'auteure sort pour aller acheter de minces vivres. Les transports en communs sont à prendre en fonction des cartes de rang I, II ou III, faute de quoi, l'accès lui est interdit. Elle enregistre, comme une caméra, tenues et attitude des Berlinoïses, réfléchit sur la jeunesse et la mort imminente des enfants-soldats :

Le Berliner Strasse est déserte, à moitié éventrée et barricadée de tous côtés. Des queues devant les magasins. Des visages abrutis sous le vacarme des canons. Des camions roulaient en direction de la ville. Derrière se traînaient des silhouettes crasseuses, maculées de boue, couvertes de bandages en lambeaux, des faciès sans expression. Un convoi de chars à foin. Sur les ridelles des têtes grises. Aux barricades, le Volkssturm [soldats allemands, la troupe] monte la garde en uniformes rapetassés de pièces de toutes les couleurs. On y voit des

enfants d'une jeunesse effarante, des visages blancs comme le lait sous des casques d'acier dix fois plus grands, on perçoit avec horreur le timbre de leurs voix claires. [...] Pourquoi se hérissent-ils de la sorte contre ce type d'infanticide ? [...] Que ces gamins soient fauchés avant même d'être mûrs doit bien enfreindre une quelconque loi de la nature, c'est une atteinte à l'instinct, oui, cela va à l'encontre de tout instinct de conservation de l'espèce. (FB, p. 35)

Les hôpitaux regorgent de blessés, toute aide féminine est repoussée. La mortalité infantile est galopante, privés de lait, les nourrissons se meurent (FB, p. 39). L'auteure perd son appartement-refuge, elle est désormais obligée de loger chez la voisine, la veuve du pharmacien.

La peur

« Nous sommes devenus un peuple de muets » (FB, p. 19). Le silence des gens est en dissonance avec les vrombissements, les grondements des bombardements. Plus le tonnerre des feux d'artillerie est assourdissant, plus ils prient : « Une prière dictée par la peur et la détresse, et prononcée par celui qui ignorait tout de la prière en des jours meilleurs, est triste et pitoyable » (FB, p. 44), par contre, « Une chose est sûre : c'est un véritable bonheur et une grâce certaine que de pouvoir prier sans complication et sans honte, sous la pression et la torture exercées par la détresse et l'angoisse » (*ibidem*). Elle a peur, très peur, toujours peur, une peur apaisée par la présence de son « protecteur », l'officier russe Anatol.

La faim

Dans ce début de printemps pluvieux et froid, dans la rare lumière vive du soleil crépitent les projectiles. La pénurie de gaz et d'eau est monnaie courante, les « avances » (les rations) distribuées se pèsent en grammes (FB, p. 30). Les Berlinoises font du troc pour les vivres – « mon centre de gravité, c'est mon ventre », « Toute pensée, tout sentiment, souhait ou espoir passe d'abord par l'estomac » (FB, p. 17), dit l'auteure. Tenaillée par une faim de loup, l'une des obsessions est de se remplir l'estomac avec des bouillies de semoules insipides, quelques croûtes de pain, longuement mâchées pour que cela dure [6]. Cet animal de proie s'amène soudainement et fait ravage. Entre deux bombardements – « les orgues de Staline » hurlant et aboyant (FB, p. 53), les gens sortent des caves et pillent des aliments de partout les maisons abandonnées. L'action se fait

à la hussarde, avec la voracité débile du survivant. Lorsque les femmes de l'immeuble se mettent sous la protection des officiers russes, les vivres sont en abondance – « c'est le coucher-pour-manger » (*FB*, p. 191). Même après la fausse « paix », le manque de nourriture reste le faible - « le langage du pain et du lard et des harengs [les] principaux présents [des Russes] – est compris de tout le monde » (*FB*, p. 121.). Après la capitulation définitive des Allemands, dans une relative accalmie, la famine perdure, les Russes leur distribuent des rations en fonction des catégories professionnelles : travailleurs de force, ouvriers, employés, enfants et reste de la population. De nouveau, c'est passer des heures dans la file d'attente, le marché noir est mort. Même sur la dernière page du livre subsiste cette obsession de la faim inassouvie : « Il se peut que la faim estompe les sentiments » (*FB*, p.255).

L'angoisse de la mort

On peut vivre le désastre avec « un entrain toujours vivace en plein cœur de la mort puisque « ce qui ne nous tue pas nous rend plus fort » (*FB*, p. 28). Mais l'angoisse s'y installe, l'auteure décrit lucidement, dès le début, ses symptômes à elle :

D'abord la sueur qui perle au front, à la racine des cheveux, les lancements dans la moelle épinière qui est comme taraudée, les tiraillements dans la nuque, puis le palais qui se dessèche, et les battements syncopés du cœur. Le regard qui fixe le pied de la chaise d'en face comme pour m'imprimer son galbe et ses bourrelets dans la rétine. Pouvoir prier à cet instant. Le cerveau s'agrippe à des formules, à des lambeaux de phrases [...] (*FB*, p. 24)

Ce ne seront pas des prières, mais des citations de vers qu'elle aime.

La mort se banalise, le langage se dégrade : on parle des gens qui « crèvent », le mot « merde » devient un tic verbal.

Les abus sexuels

Vendredi, le 25 avril, les Russes pénètrent dans les caves, cassent tous les verrous et, mitraillettes et pistolets pointés, se ruent sur les femmes qui ne réussissent pas toutes à s'échapper dans les soupentes cachées. Médusés, pétrifiés, les gens des caves sombrent dans le silence et la torpeur (*FB*, p. 62). Les soldats s'installent dans leurs maisons, l'auteure fait des remarques sur les odeurs qu'ils dégagent : odeur de chevaux, d'urine, de

crasse, de mauvais alcool, de schnaps. Ils s'émoustillent à l'alcool pour commettre leurs actes honteux et refouler leurs inhibitions.

L'auteure, violée à plusieurs reprises, est aux bouts de ses facultés physiques et psychiques (FB, p. 63-67). Après, elle retrouve la force d'être sarcastique : « J'éclate de rire au milieu de tous ces pleurs : "Eh bien ? Je suis vivante, non ? Tout finit par s'oublier !" » (FB, p. 68). Le dernier Russe, Petka, cheveux en brosse et pattes de bûcheron, un « Romeo bafouilleur » tombe même amoureux d'elle (FB, p. 75). Ses propos sont poignants : « *Je n'ai encore jamais été aussi loin de moi-même, ni aussi aliénée à moi-même. Comme si tout sentiment était mort au-dedans. Seul survit l'instinct de survie. Ce n'est pas eux qui me détruiront.* » [8] (FB, p. 76). Pendant les jours suivants, l'alcool lui a été un palliatif passager, qui lui a donné des trous de mémoire souhaitables pour ne plus se rappeler la brutalité de l'assaut, l'horreur d'être violée : « *J'étais là comme une poupée, insensible, secouée, traînée de gauche et de droite, une chose en bois...* » (FB, p. 80) [9] La seule sensation éprouvée est d'être poisseuse, elle est dégoûtée de sa peau, refuse de se toucher, elle se laver avec le peu d'eau froide en se frottant jusqu'au malaise.

Pour éviter les *Schändungs* successifs et d'être battue violemment, elle a l'idée salvatrice de prendre un officier russe comme gardien sûr. Ce sera Anatol et ce sera temporaire [10]. Elle avoue : « Je suis très fière d'avoir réussi à dompter l'un de ces loups, le plus fort de la horde sans doute, pour tenir le reste de la bande à l'écart. » (FB, p. 92). Mais ce stratagème de l'épargne pas d'autres viols, dans l'absence de son protecteur :

Je me sentais au bout, meurtrie, me déplaçais comme une chiffonnette molle. [...] ce n'est pas "l'excès" qui me met au bout. C'est le corps abusé, pris contre son gré, et qui répond par la douleur. [...] Et moi, je suis restée frigide durant tous ces accouplements. Il ne peut en être autrement, il ne doit pas en être autrement, car je veux demeurer morte et insensible, aussi longtemps que je suis traitée comme une proie. (FB, p. 99).

J'ai le sentiment désagréable de passer de main en main, je me sens avilie, offensée, rabaissée au niveau d'objet sexuel. (FB, p. 111)

Elle aura plus de « chance » avec le suivant, un major blessé qui daigne ne pas être brute avec elle, elle intègre, mène des conversations sur des sujets culturels et... lui chante. La scène de leur séparation est sensible, la victime arrive à éprouver une bribe d'amour pour son délicat bourreau (FB, p. 159).

L'optique de l'auteure sur l'homme-mâle change radicalement d'angle. L'homme fort, tellement glorifié dans le paradigme nazi, est misérable, pitoyable. Le mythe de l'Homme s'effondre, devient le sexe faible. Lorsque des Ivan s'attaquent aux femmes, il y a des hommes qui les poussent à accepter pour ne pas les mettre en danger : « Petite note au bas de la page du déclin de l'Occident », clôt l'auteure cet épisode navrant.

Les Berlinoises avouent en catimini avoir subi même une horde d'une vingtaine de soldats (voir l'épisode de la rousse Elvira), les jeunes filles avoir été battues et déflorées avec brutalité [8]. Les plus rusées trouvent l'astuce de se déguiser en vieilles, comme Gisela, l'amie de l'auteure. Ils n'ont épargné ni les vieilles femmes, ni les plus laides. Les maladies vénériennes et les grossesses inhérentes les saccageront.

Même après « la paix » du 2 mai qui interdit aux Russes d'entrer dans les demeures allemandes et fréquenter les civils allemands, les horreurs ne s'arrêtent pas. L'atmosphère reste « de roman kitch, ou de littérature de colportage » (FB, p. 114). Paradoxalement, les Berlinoises se ressuscitent, oublient leur attitude honteuse et mettent les femmes à balayer les rues, à faire disparaître les débris, à chercher du bois et de l'eau. Suit toute une opération de nettoyage du plâtras, du gravas et d'entonnoirs d'obus. Les rues sont désertes et poussiéreuses. Les images sont terribles : au centre de Berlin, des tombes collectives, des croix improvisées, quelques notations du genre « 2 Müller » choquent et montrent avec évidence la réalité cruelle et les artefacts de la guerre. Une fois les cadavres exhumés, le typhus et la dysenterie font ravage (juin 1945).

L'auteure fait le bilan de ses expériences aliénantes :

Je suis en bonne santé et en forme. Je n'ai pas de séquelles physiques. J'ai la sensation d'être blindée pour la vie, comme si j'étais dotée de palmes spéciales pour nager dans la vase, comme si mes fibres étaient particulièrement souples et coriaces. Je suis bien adaptée à ce monde, je ne suis pas une petite nature. [...] Je ne sais pourquoi je suis sur terre. Je ne suis indispensable à personne, je suis là et j'attends et, pour l'instant, je n'ai ni but ni tâche en vue. (FB, p. 176)

Grande est notre détresse spirituelle. Nous attendons la parole miraculeuse qui nous interpellera et nous ramènera à la vie. Nos cœurs se sont vidés, nous avons besoin de nourriture, de ce que l'Église catholique appelle « la manne céleste ». [...] Nous qui n'appartenons à aucune Église, nous souffrons dans la solitude de nos ténèbres. L'avenir s'étale devant nous comme une chape de plomb. Je résiste, tente de maintenir la petite flamme en moi. Pourquoi ? À quoi

bon ? Quel est le but de mon existence ? Je me sens désespérément seule, avec mon fardeau. (FB, p. 223)

Elle est convoquée comme interprète auprès du commandement général russe. Elle est obligée comme ses congénères à travailler comme des forçats, en peloton, à ramasser les métaux, les charger dans des wagons, menacée toujours par les armes des vainqueurs sous le mot d'ordre *rabota* (fin du mois de mai 1945). De surcroît, pour les humilier davantage, les Russes les font laver leurs linges sales. En juin, elle reprend son activité de journaliste, un premier numéro d'une revue pour femmes, cela lui coûte une vingtaine de kilomètres de marche quotidienne épuisante à cause de la faim qui l'affaiblit jusqu'à Charlottenbourg. Le retour de Gerd, le 16 juin 1945, la brise : « Vous êtes devenues aussi impudiques que des chiennes, toutes autant que vous êtes dans cette maison. [...] C'est épouvantable d'avoir à vous fréquenter. Vous avez perdu tout sens des normes et des convenances ». (FB, p. 253)

Pour faire le point

Le style est manifestement et étonnamment objectif. L'auteure reste digne, maquille son cynisme et la brutalité des horreurs sous un humour passager (voir l'épisode où, en pleine fusillade, un commerçant exige de la monnaie exacte pour sa farine à pudding), et c'est cela qui la sauve de l'aliénation, de l'effondrement moral et du risque de suicide qui hante les autres femmes – solution facile à la portée de toutes pour s'échapper à la honte. Ce qui donne la beauté du texte est justement *l'absence* de la haine de l'auteure, les autres sentiments étant déjà glacés. Elle assume son rôle de témoin « privilégié » de l'Histoire (FB, p. 86) et dit la nouvelles « prière », la louange et la gratitude de jadis au sens inversé, avec du sarcasme obligé : « C'est au Führer que nous devons tout cela. » (FB, p. 94). Perte identitaire et perte de la notion du temps dans le chapitre « Viols des demoiselles ennemies » : le jour a la durée d'une semaine, il interrompt les horreurs entre deux nuits. Pour les femmes berlinoises, « les seules aiguilles de montre sont désormais des hommes revêtus d'uniformes étrangers » (FB, p. 142). Désespoir et amertume, visages et habits cernés de noir.

Des phrases sans fard, du sarcasme dans des doses variables, léger ou direct, dru, mais aussi du comique : « L'écho des tirs se répercute dans les cours. Pour la première fois, l'expression "le grondement des canons" prend un sens, jusqu'ici je la plaçais au même niveau que "force colossale"

ou "courage héroïque". L'image est vraiment bonne. » (FB, p. 31). Après la paix, à l'hôpital, le syntagme « trafic de viols » est remplacé par « rapports forcés », « à enregistrer dans la nouvelle édition des dictionnaires à l'usage des soldats » (FB, p. 214).

Comment dire autrement la souffrance ? « Pauvres mots, vous ne suffirez pas. » (FB, p. 163)

Notes

[1] *Apud* la préface de Hans Magnus Enzensberger, éd. citée, p. 7.

[2] *Ibidem*, p. 7.

[3] Cf. p. 260, annexe de l'édition française.

[4] *Apud* la préface de Hans Magnus Enzensberger, éd. citée, p. 9.

[5] *Ibidem*, p. 10.

[6] L'analogie avec le roman de Knut Hamsun, *La Faim* et les propos qui en découlent nous indique que l'on a affaire à une femme cultivée.

[7] C'est moi qui souligne en italique.

[8] Les femmes les plus « tolérantes » se consolent à l'idée que leurs hommes se sont adonnés aux mêmes « exploits » de guerre.

[9] *Ibidem*.

[10] Plus tard, un Russe lui dira sur un ton aimable, c'est vrai, mais tellement cruel : « Ça n'a aucune importance avec qui vous couchez. Une queue, c'est une queue ». (FB, p. 169)